

La France paralysée devant ses mauvais résultats scolaires.

Les différences entre la France et le Japon :

Il y a plusieurs différences entre la France et le Japon en ce qui concerne les résultats de l'enquête de PISA. Bien que les deux pays constatent une baisse de leurs résultats, Éric Charbonnier pense que c'est à cause des raisons différentes : Au Japon, il y a moins de bons élèves, lorsqu'en France, il y a plus de mauvais élèves. En outre, le Japon éprouvait un "choc PISA" (l. 17) et, en conséquence, il a poussé des réformes éducatives. Cependant, les Français n'ont pas pris les résultats de PISA au sérieux et ils n'ont pas réussi à entreprendre des réformes éducatives. Par exemple, le Japon a établi "un système d'évaluation national" (l. 19) de ses élèves comme plusieurs autres pays. En France, cette évaluation des efforts des élèves manque presque complètement.

La situation en Allemagne :

Quand on lit le texte on a l'impression que le système scolaire en Allemagne est très bon et très actif. L'Allemagne réagit avec plusieurs réformes éducatives après avoir éprouvé un "choc PISA" à cause des mauvais résultats. Par exemple, une réforme établit 250 "laboratoires pour enfants" pour développer la curiosité des élèves pour les sciences, parce que l'enquête la plus récente de PISA vient de tester les sciences. De plus, il y a une initiative au niveau fédéral qui veut allonger et augmenter les cours l'après-midi pour que les élèves apprennent plus de choses. Ces réformes montrent que l'Allemagne prend les mauvais résultats de PISA très au sérieux et qu'elle essaie vraiment d'améliorer son système scolaire. C'est évident parce que toutes ces réformes coûtent beaucoup d'argent que l'Allemagne est prête à investir. Quand même je pense que le texte exagère sur la situation en Allemagne et la présente sous un trop beau jour.

Entretiens sur la pluralité des mondes :

Je suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron, lorsqu'il entreprit de mettre en sa langue des matières de philosophie, qui jusque là n'avaient été traitées qu'en grec. Il nous apprend qu'on disait que ses ouvrages seraient fort inutiles, parce que ceux qui aimaient la philosophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les livres grecs, négligeraient après cela de la voir dans les livres latins, qui ne seraient pas originaux, et que ceux qui n'avaient pas de goût pour la philosophie ne se souciaient de la voir ni en latin, ni en grec.

À cela il répond qu'il arriverait tout le contraire, que ceux qui n'étaient pas philosophes seraient tentés de le devenir par la facilité de lire les livres latins ; et que ceux qui l'étaient déjà par la lecture des livres grecs seraient bien aises de voir comment ces choses-là avaient été maniées en latin.

Cicéron avait raison de parler ainsi. L'excellence de son génie et la grande réputation qu'il avait déjà acquise lui garantissaient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnait au public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. Mais si on me dit, à peu près comme à Cicéron, qu'un pareil ouvrage n'est propre ni aux savants qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne ; les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.